

l'a été que rarement, a une influence toute-puissante sur la masse des hommes.

Ainsi, l'influence de l'éducation et des opinions régnantes est due en partie à une habitude intellectuelle dont on ne peut arrêter les progrès qu'en recourant à une habitude contraire. La même influence détermine nos façons de voir les choses. Il n'y a pas d'autres raisons que l'habitude contractée pendant longtemps pour expliquer qu'un homme répugne à admettre de nouvelles opinions, et cependant cette répugnance suffit pour rendre sa conversion impossible. On a remarqué que la doctrine de Harvey sur la circulation du sang n'a été admise par aucun médecin de plus de quarante ans. Parmi nos habitudes il faut compter nos croyances. La force des opinions préconçues est due en grande partie à ce qu'elles ont été longtemps acceptées.

## CHAPITRE IV.

### SOPHISMES DE CONFUSION.

Ces sophismes ne peuvent en général être présentés comme des violations directes de la méthode logique. Beaucoup d'entre eux dépendent d'une connaissance imparfaite des sujets en discussion. Un certain nombre doivent être regardés comme des pièges de langage (*idola fori* de Bacon). La discipline logique est efficace contre plusieurs de ces erreurs, et leur exposition détaillée peut avoir une certaine influence. Comme nous l'avons déjà remarqué, une détermination complète de ces sophismes est impossible; mais on peut citer un certain nombre d'espèces qui sont les plus fréquentes et les plus pernicieuses.

#### Sophismes de langage.

*Termes ambigus et mal définis.* — Les sophismes que les scolastiques appelaient sophismes d'*équivocation* sont des sophismes d'ambiguïté dans les mots. Le remède ici n'est autre que la définition exacte de tous les termes essentiels et la fidélité avec laquelle on maintient le sens une fois déterminé.

On reconnaît une science avancée à ce que les termes qu'elle emploie sont bien définis. Dans les sujets qui n'ont pas atteint encore de précision scientifique, nous devons nous attendre à un langage vague. Les mathématiques et la

physique sont les premières sciences où l'on ait fait des progrès dans ce sens : c'est seulement dans ces derniers temps que ce progrès s'est étendu aux sciences morales, psychologie, éthique, politique, droit, économie politique.

Les exemples de termes ambigus sont innombrables, à moins que nous n'imaginions quelque principe de distinction. Pour un ouvrage de logique les exemples les plus convenables sont les termes d'une importance capitale dont l'ambiguïté est une source d'erreur.

Le mot « nature » est plein d'ambiguïté. Butler distingue trois sens. Sir G.-C. Lewis, après avoir longuement examiné les emplois divers du mot, constate qu'ils se ramènent à deux sens principaux : 1° une idée *positive*, qui exprime l'essence, la qualité, la disposition ; 2° une idée *negative*, qui exclut l'art, les conventions et les efforts de l'homme. Ce dernier sens se présente dans l'expression *état de nature*, qu'on emploie pour désigner l'état dans lequel vivait l'homme avant l'organisation des lois, du gouvernement, avant l'apparition des arts de la civilisation. L'intervention de l'homme peut être quelquefois bonne, quelquefois mauvaise ; par suite le sens du mot nature varie. Lorsqu'on parle des « droits naturels » de l'homme, l'expression est bien confuse. « Chaque homme a un droit naturel à la liberté » est un assemblage de sons sans précision : le mot naturel étant probablement employé dans la seconde acception de Lewis, comme l'antithèse de l'art, de la règle, de l'intervention humaine.

La « liberté » a diverses significations. Elle n'est pas seulement l'absence de restrictions ou de contrainte ; elle ne désigne pas seulement le fait d'être hors de prison ; elle s'applique aussi à la possession de certains pouvoirs et de certains droits, comme, par exemple, dans une société où il y a des esclaves.

Nous avons déjà signalé l'ambiguïté du terme « moral ». Même dans son sens spécifique de « bien et de mal » il a une signification flottante, qui a donné lieu à des vues erronées. Le critérium de la moralité et de l'immoralité,

dans leur sens le plus précis, c'est la loi. Un acte moral est imposé par un être supérieur ; par conséquent un pouvoir suprême ne peut pas commettre un acte immoral pas plus qu'un acte illégal. Lorsqu'on dit que la Divinité a une nature morale, il faut supposer que ce mot signifie simplement la « bonté », ou l'« équité », qualités qui doivent l'une et l'autre appartenir à un législateur suprême. Le souverain pouvoir peut accomplir un acte malfaisant, et se rendre coupable de partialité ou de déloyauté ; mais, en agissant ainsi, il ne fait rien qui soit immoral ou illégal, d'après le sens rigoureux de ces mots. Le souverain n'a pas de devoirs moraux ; ce sont précisément ses actes qui créent les devoirs moraux pour ses inférieurs.

La confusion du mot loi, dans son sens juridique, et de la loi entendue comme uniformité de la nature, est signalée par Butler dans son chapitre sur le gouvernement moral de Dieu. Butler appelle le cours de la nature un gouvernement, par cette raison que la nature a pris des précautions pour éviter la douleur. Mais ces précautions n'ont rien de moral en elles-mêmes ; on peut les faire servir à des fins criminelles. Guy Fawkes obéissait fidèlement aux lois de la nature lorsqu'il plaçait ses barils de poudre de façon à faire sauter le parlement sans compromettre sa propre vie. C'est l'objet propre de la loi d'empêcher les hommes de se faire du tort les uns aux autres ; l'uniformité de la nature au contraire se prête également à la bonne et à la mauvaise conduite.

Le mot « utilité » a un sens restreint, lorsqu'on l'oppose à l'art, à l'élégance, au raffinement, et un sens plus large (connu dans le système utilitaire), lorsqu'on le prend pour désigner le cercle entier des plaisirs et des satisfactions du bien-être.

Le *moi* a plusieurs significations qu'il faut distinguer dans les raisonnements de l'éthique.

Les mots « même, identité » ont été souvent commentés. La ressemblance, l'identité comportent des degrés, et c'est pour cela que l'ambiguïté existe. On dit d'un être

humain qu'il est la même personne pendant toute sa vie ; et cependant que de changements s'accomplissent !

La « probabilité » n'est pas toujours employée dans son sens propre, à savoir l'expression de ce qui est vrai, non dans tous les cas, mais dans la plupart des cas. Très-souvent les deux séries des cas *pour* ou *contre* sont appelées les probabilités pour et contre une chose. Le vent souffle de l'est, trois jours sur sept, et de l'ouest, quatre jours sur sept : l'expression convenable est alors qu'il y a une probabilité de quatre contre trois pour que le vent d'ouest souffle un jour donné. Dire que les probabilités sont quatre *pour* et trois *contre* le vent d'ouest, cela nous conduirait à confondre le probable et l'improbable. On peut observer une certaine hésitation dans l'emploi de ce mot, dans l'introduction de Butler à son livre sur l'analogie. Il exprime correctement la nature de la probabilité lorsqu'il dit qu'elle correspond à une plus grande présomption en faveur d'une solution que de l'autre, et lorsqu'il ajoute que, dans le cas où la prépondérance est légère, la prudence veut que nous en tenions compte dans notre conduite. Il en vient cependant à dire que dans les questions très-importantes nous devons nous contenter des probabilités même les plus légères ; c'est-à-dire, nous tenir pour satisfaits, lorsqu'il y a balance égale entre les deux côtés, et même, lorsqu'il y a *moins* que cela. En d'autres termes, nous devons d'après lui agir même lorsque la majorité des cas nous est défavorable ; ce qui revient à dire que nous devons croire l'*improbable*.

La remarque suivante d'Aristote est un exemple d'ambiguïté : « Ce qui est naturellement bon est bon et agréable pour l'homme bon. » C'est une équivoque qui ressemble beaucoup à celle que Platon emploie dans le Gorgias pour prouver que l'homme injuste, s'il n'est pas puni, est plus malheureux que s'il était puni. « L'homme injuste, dit Platon, lorsqu'il est puni, souffre ce qui est juste, mais tout ce qui est juste est honorable ; il souffre donc ce qui est honorable. Or toutes les choses honorables sont ainsi appelées parce qu'elles sont agréables ou utiles, ou l'un et

l'autre à la fois. La punition n'est pas agréable : elle est donc utile ou bonne. Par conséquent l'homme injuste qui est puni souffre ce qui est profitable ou bon, etc. »

*Sens distincts attribués à tous les mots distincts.* — C'est là un des plus grands pièges du langage. Nous avons une forte tendance à supposer que chaque mot a un sens particulier, et par suite à nous laisser tromper par les tautologies. Les conséquences de cette tendance sont nombreuses et subtiles : elles expliquent l'erreur fondamentale du réalisme, et en général tout ce qu'on appelle des abstractions réalisées.

Les fortes associations verbales qui se forment avec toutes nos opinions font que nous nous alarmons lorsqu'on nous propose de remplacer les expressions accoutumées par d'autres expressions plus convenables. Stilling Fleet se plaint que la doctrine de Locke sur les idées ait presque supprimé la « substance ». Le même sentiment s'est manifesté contre toutes les grandes innovations de la philosophie. Parce qu'on aura dit que la doctrine cartésienne de l'esprit et de la matière, considérés comme substances distinctes, est une affirmation gratuite et sans preuves, l'opinion s'effarouche, comme si l'on avait absolument nié l'esprit. C'est la même opposition qu'a rencontrée l'effort tenté par Berkeley pour faire disparaître la contradiction qu'implique la théorie ordinaire de la perception. Whately répond aux objections que Hume a soulevées contre les miracles comme contraires au cours de la nature, en disant que d'après Hume le cours de la nature n'existe pas, puisque pour lui il n'y a que des idées ou des impressions subjectives ou individuelles. L'entité chimérique de la substance s'est introduite dans l'esprit des hommes par la seule force du mot.

Le sophisme des propositions identiques est dû à ce qu'il y a de différents mots pour exprimer la même chose. Ferrier se plaint de l'expression « perception de la matière » parce que ces deux mots, employés pour représenter le même fait, inspirent la croyance vulgaire à l'existence de

deux faits. De même, dans la causalité, entre l'antécédent et le conséquent on a intercalé le mot de « pouvoir » auquel ne correspond rien ; la réalité étant suffisamment exprimée par la succession uniforme de l'antécédent et de ses conséquences.

On a de la peine à convaincre l'esprit que la résistance, la force, l'inertie, le mouvement, la matière, ne sont que les différents noms d'un même fait. De même pour les termes de mouvement, succession, direction, distance, situation, extension, — qui sont les modifications d'un fait fondamental, le mouvement et la possibilité du mouvement.

L'illusion qui consiste à réaliser des abstractions est le vice radical du réalisme, et on n'a pas encore réussi à la dominer entièrement. On considère souvent l'espace et le temps comme distincts et indépendants des expériences concrètes de l'esprit, au lieu de les prendre, comme ils doivent l'être, pour de pures généralisations de ces expériences. On dit de certaines choses qu'elles n'ont aucune relation avec le temps : ce qui semblerait signifier que ces choses n'ont pas de durée.

De même la vérité, au point de vue abstrait, est une fiction. En réalité elle n'est qu'un ensemble de propositions vraies. Le hasard se présente à l'esprit comme une entité indépendante, au lieu d'être pris comme une affirmation d'identité entre certaines situations réelles.

Le mot « existence », sous sa forme la plus abstraite, se rapporte à quelque chose que l'on suppose appartenir à l'objet et au sujet, en outre de la quantité, de la succession, de la coexistence, qui sont des attributs communs aux deux. Mais le seul sens réel de ce mot est de désigner à la fois le sujet et l'objet ; l'on peut employer de la même façon les termes synonymes, l'univers, l'être, l'absolu, la totalité des choses. L'existence, considérée comme un *prédicat* de la matière ou de l'esprit, est une pure tautologie. L'existence représente la matière ou l'esprit, ou les deux ensemble, suivant les cas. Le seul usage légitime de ce mot, c'est de repré-

senter l'objet ou le sujet indifféremment, dans les cas où il n'est pas nécessaire de spécifier si on a affaire à l'un ou à l'autre.

La distinction importante qu'Aristote a établie entre l'acte et la puissance, est devenue le principe d'un certain nombre de fictions réalisées. La puissance n'a de sens que par rapport à l'acte : la puissance de mouvoir ne signifie pas autre chose que le mouvement qui se produit dans des circonstances données. L'éducabilité signifie l'éducation dans certaines conditions. Hamilton a imaginé une faculté intellectuelle, purement fictive, sous le nom de faculté conservatrice. C'est une autre forme de ce qu'il appelle la faculté reproductrice. Nous ne savons rien de la conservation des pensées, sinon que grâce à certaines circonstances elles se représentent et se reproduisent dans l'esprit.

*Expressions qui ne conviennent pas, et questions insolubles.* — Beaucoup de difficultés purement artificielles dérivent de ce qu'on applique à un sujet des expressions qui ne conviennent pas à sa nature. Les mots « vrai » et « faux » s'adaptent proprement aux connaissances et aux affirmations qui concernent l'ordre du monde ; ils ne peuvent être employés pour les plaisirs et les peines que par pure métaphore. Un « plaisir faux » est une expression confuse et impropre. Aristote propose la question suivante : « Le bonheur est-il digne de louange ? » à laquelle il n'y a pas de réponse, parce que la question n'a pas de sens.

Le vieil argument relatif au mouvement est dû à une impropriété de langage. Le mouvement signifie changement de place. Les sophistes grecs, pour rendre plausible leur raisonnement, insistaient sur ce que l'objet doit être représenté comme occupant *une* place : il faut qu'il soit dans une place ou dans une autre. Si nous acceptons cette restriction arbitraire du langage, il faut accorder, avec Hamilton et beaucoup d'autres, que l'impossibilité du mouvement peut être démontrée.

On a déjà fait allusion (p. 198) à l'impropriété du terme

« hypothèse » pris comme synonyme des abstractions de la géométrie.

L'application des termes d'« étendue » et de « situation locale » aux phénomènes de l'esprit a été la source de difficultés factices et de mystères artificiels. « Comment ce qui est immatériel peut-il être uni à la matière, comment la substance inétendue peut-elle s'associer à l'étendue, comment l'indivisible peut-il mesurer ce qui est divisé, — c'est pour l'homme le mystère des mystères. » (Hamilton sur Reid, p. 88.) La réponse à faire est qu'on ne doit tenter aucun effort pour exprimer l'union de l'esprit et du corps dans un langage qui ne peut convenir qu'à l'union de deux choses étendues.

L'exemple le plus remarquable des difficultés factices que crée l'impropriété du langage, c'est la théorie célèbre du libre arbitre. La volonté se manifeste dans des actions qui suivent des sentiments. Elle est une cause mentale qui donne naissance à des mouvements, elle s'oppose nettement aux premiers moteurs physiques, — comme l'eau et la vapeur, auxquels fait défaut tout élément mental. Il n'y a pas de mystère dans ces faits particuliers, sinon le mystère général de l'union de l'âme et du corps. L'introduction de l'idée du libre arbitre ou de la liberté dans les opérations volontaires n'a donc pas de raison d'être, et le résultat de cette introduction inopportune a été un problème insoluble, une série de contradictions inextricables.

*Sophismes de relativité.* — Une vaste catégorie de sophismes consistent à nier ou à supprimer les corrélatifs d'un fait admis. D'après la loi de relativité, l'affirmation la plus simple est double ; les opérations compliquées supposent par suite un grand nombre de corrélatifs difficiles à saisir.

Ainsi, la rotation diurne de la sphère étoilée est ou bien un mouvement réel des étoiles, la terre demeurant immobile, ou bien un mouvement apparent causé par la rotation terrestre. Il semble que Platon soit tombé dans l'erreur de croire que les étoiles et la terre se mouvaient concurrem-

ment, ce qui aurait pour effet de faire croire que les étoiles sont stationnaires.

Toute exposition de la doctrine des idées innées commet entièrement ou à peu près un sophisme de relativité, si du moins nous acceptons la théorie du nominalisme. Une notion générale est l'affirmation de la ressemblance qui existe entre plusieurs notions particulières : elle est fondée, par conséquent, sur ces notions particulières. Elle ne saurait les devancer dans l'évolution de l'esprit ; elle ne peut dériver d'une source indépendante. Une idée générale, qui n'est pas la résultante de notions particulières, est une contradiction acceptée dans les systèmes réalistes.

L'autonomie, le *self government* que Kant attribue à la volonté, est un sophisme de relativité. Aucun homme n'est une loi pour lui-même. La loi implique un supérieur qui pose la loi, et un inférieur qui l'accepte ; mais la même personne ne peut être à la fois le souverain et le sujet.

Les questions de morale présentent de nombreux exemples de sophismes de ce genre. Ainsi, on dit souvent qu'il est essentiel à la vertu morale la plus haute que la loi et l'obligation embrassent toutes les actions de la vie humaine, et que la main de l'autorité doit se faire sentir partout ; or, l'autorité signifie le pouvoir qui agit par des punitions, et qui fait appel exclusivement à l'égoïsme de l'homme. L'obligation universelle, c'est l'égoïsme universel ; mais ce n'est pas là ce qu'entendent les partisans de la doctrine.

On exprime quelquefois cette pensée que le pouvoir civil doit défendre (par des institutions sociales) la *vraie* religion. Mais cela ne peut s'entendre que de la religion qu'il *croit* être la vraie : la conséquence sera alors que le pouvoir civil doit soutenir même une *fausse* religion, pourvu qu'il la croie vraie. C'est là une des nombreuses erreurs qui proviennent de ce que l'on oublie le caractère subjectif des affirmations humaines. Une affirmation suppose quelqu'un qui affirme ; une vérité suppose un croyant (voyez 1<sup>re</sup> partie, p. 119).

M. Wenn note dans la théorie du fatalisme un sophisme  
Bais. Logique. II. — 37

de relativité : cette doctrine implique que les événements qui dépendent de l'action des hommes doivent également arriver, que les hommes agissent pour ou contre eux. (*Logique de la probabilité*, p. 366.)

La doctrine de la relativité est poussée à un excès erroné, lorsqu'on s'en sert pour prouver qu'il doit y avoir quelque chose d'absolu, parce que le relatif doit supposer le non-relatif. S'il y a relation, dit-on, il doit y avoir quelque chose qui soit au-dessus et en dehors de toute relation. Mais la relation ne peut être interprétée ainsi que par une jonglerie de mots. La relativité signifie que tout état de conscience correspond à un autre état, ce qui nous conduit en dernière analyse à une *couple* extrême (l'esprit ou le sujet, et l'objet ou le monde étendu). C'est là le dernier terme de toute connaissance possible. Nous pouvons considérer les deux faits séparément ou ensemble, et il nous est permis, dans le second cas, de les appeler, d'un seul mot, l'absolu (comme le fait Ferrier); mais cela n'ajoute rien à nos connaissances. Il est évident qu'on se contredit soi-même en concluant de ce que *toute chose* est relative, qu'il y a quelque chose qui ne l'est pas.

Les sophismes de relativité se produisent souvent dans les hyperboles de la rhétorique. Afin de réconcilier avec leur destinée les plus humbles travailleurs, les rhétoriciens proclament la noblesse de tous les travaux, sans se rendre compte que si tout travail est anobli, aucun ne l'est, la noblesse supposant des degrés inférieurs; la montagne disparaîtrait, si toutes les plaines environnantes s'exhaussaient jusqu'au niveau du sommet le plus élevé. De même, en excitant tous les hommes à l'activité et à la persévérance, on propose à l'imitation de tous l'exemple des succès individuels, sans songer que ces succès sont précisément dus à la mollesse générale.

—  
Pétition de principe.

*Petitio principii, petitio quesiti, cercle vicieux.* — Telles

sont les appellations diverses d'un sophisme compris par les logiciens dans la liste générale des sophismes. Quand on a affaire aux vérités ultimes, il n'est pas rare que l'on admette dans les prémisses ce qu'il s'agit précisément de prouver. Par exemple, dans les efforts que l'on a tentés pour établir la causalité ou l'uniformité de la nature, on a toujours, d'une façon ou d'une autre, admis le principe qu'il fallait démontrer. Le syllogisme inductif est une *pétition de principe*. Pour donner un autre exemple, supposons que, d'une part, on donne la continuité du mouvement comme une preuve de la persistance de la force, et que, d'autre part, la persistance de la force soit invoquée comme la preuve de la continuité du mouvement; l'argumentation ne sera qu'un cercle vicieux.

Un chimiste (Gœlin), pour expliquer la décomposition chimique qui détermine l'intervention de certains corps, et qui aboutit à des composés nouveaux, fait remarquer que les forces qui tendent à produire ces composés nouveaux sont plus *puissantes* que celles qui tendaient à maintenir les anciens.

Hamilton remarque que Platon, dans le *Phédon*, démontre l'immortalité de l'âme, en se fondant sur sa simplicité, et que, dans la *République*, il se fonde sur l'immortalité pour démontrer la simplicité de l'âme.

—  
Ignoratio elenchi.

*Ignoratio elenchi*, ignorance ou déplacement de la question. — Ce sophisme se rencontre souvent dans les discussions humaines. Nous en trouvons un exemple dans la controverse relative au sens moral. Les adversaires de la doctrine insistent sur ce fait que les peuples de l'univers entendent diversement les notions morales; ce qui prouverait qu'il n'y a pas de sens primitif, d'intuition naturelle du bien et du mal. On leur répond en disant que, malgré les différences des notions morales, tous les peuples s'accor-

dent à reconnaître qu'il y a quelque chose de bon et de moralement obligatoire. Mais, en parlant ainsi, on déplace la question. Le but qu'on poursuivait, en faisant appel à un sens inné du devoir, était d'investir certains préceptes moraux d'une autorité plus grande que celle qu'ils tiendraient d'une pure convention humaine. Il s'agissait, non pas de prouver que nous sommes doués d'un sens d'après lequel une chose ou une autre passe pour une obligation morale, mais d'établir rigoureusement l'obligation de certaines règles déterminées (la morale telle que l'entendent nos contemporains).

Dans les livres de morale pratique, il y a un chapitre consacré aux devoirs de l'homme envers lui-même. Comme dans la théorie de l'autonomie de la volonté, il y a ici un sophisme de relativité, puisqu'on se met en contradiction avec l'idée essentielle du devoir, idée qui implique une autorité supérieure. On échappe à la difficulté en déplaçant la question, et en affirmant que le soin de notre personne et de nos intérêts est un devoir envers la société et envers Dieu.

Le sophisme *fallacia accidentis*, et le *à dicto secundum quid ad dictum simpliciter*, peuvent être ramenés à l'*ignoratio elenchi*. On change le sens d'un terme dans l'application qu'on en fait. « L'eau éteint la soif » ne doit pas s'entendre de l'eau *bouillante*. De même les plaisirs du devoir accompli ne sont pas des plaisirs qui se rapportent au devoir en tant qu'il est le devoir ou le sacrifice : ce sont les conséquences accidentelles de la situation, les conséquences de la conduite que les autres hommes tiennent en retour à notre égard.

#### *Fausse analogie.*

La comparaison inexacte, l'analogie fautive, est une forme de pensée confuse et erronée, très-fréquente particulièrement chez les plus anciens philosophes. Elle abonde chez Platon (voir spécialement le *Timée*) ; elle n'est pas

rare chez Aristote. Elle domine aussi dans les essais scientifiques de Bacon.

Un exemple familier, mais saisissant, de cette confusion, c'est la comparaison de l'histoire d'une nation avec la vie d'un homme, pour la naissance, le développement, la maturité, et le déclin inévitable. La comparaison est évidemment inexacte, car la ressemblance fait défaut sur les points les plus importants. Les pertes d'une nation se réparent, la décadence physique d'un individu est irréparable.

Pour répondre à cette comparaison fautive, il faut noter les points sur lesquels la comparaison pêche. La comparaison repose sur des mineures fautes : on en démontre la fausseté, en prouvant que le sujet de la mineure diffère du sujet de la majeure. L'erreur est ici la même que quand, dans une plaidoirie, on invoque à tort une loi. Le remède consiste à critiquer l'inexactitude de la comparaison.

## CHAPITRE V.

## SOPHISMES LOGIQUES.

Il peut y avoir quelque utilité à composer un recueil supplémentaire d'exemples destinés à faire comprendre ce qu'on appelle proprement les sophismes logiques, c'est-à-dire les raisonnements qui violent les lois et les méthodes logiques; puisqu'il est bien entendu qu'on ne saurait présenter l'exposition régulière des règles elles-mêmes, sans y joindre des exemples où elles sont violées.

L'ordre qu'il convient de suivre dans ce recueil additionnel (à moins qu'on n'en suive aucun pour mettre à l'épreuve l'intelligence de l'écolier) est celui de la logique elle-même. Les opérations logiques sont : la déduction, l'induction, la définition. Commençons donc par les sophismes déductifs ou syllogistiques.

Néanmoins, puisqu'avant d'en venir au syllogisme on étudie les formes dites équivalentes, ou autrement d'inférence immédiate, puisque des erreurs peuvent être commises dans cette catégorie de raisonnements (erreurs qui sont même les sources réelles des sophismes syllogistiques), nous parlerons d'abord des sophismes d'équivalence ou d'inférence immédiate. C'est surtout dans l'*opposition* et la *conversion* des propositions que l'erreur peut se glisser.

Les esprits les plus pénétrants se laissent aller à confondre le contraire et le contradictoire dans les propositions. « Le contraire du mal est le bien, » dit-on. Il faudrait dire :

« Le contraire du mal contient quelque chose qui est, ou bon, ou indifférent. » Il y a plusieurs objections contre un *vacuum*; mais une « seule d'entre elles doit être vraie ». L'expression complète et exacte serait : « S'il n'y a pas un plein universel, il doit y avoir quelque espace inoccupé, c'est-à-dire un *vacuum*. »

Le principal sophisme de conversion est la conversion simple de *A*. « Tous les axiomes géométriques sont des vérités évidentes par elles-mêmes : donc toutes les vérités évidentes par elles-mêmes sont des axiomes. » Nous avons suffisamment indiqué déjà le rapport de ce sophisme avec les sophismes ordinaires du syllogisme.

Les *sophismes déductifs* proprement dits sont les erreurs commises contre les règles du syllogisme. Ils reviennent tous à l'erreur du moyen terme pris deux fois particulièrement, et à celle de l'extension illégitime des prémisses; et ces erreurs, à leur tour, contiennent, le plus souvent, les sophismes de la conversion simple de *A*. Mais les sophismes syllogistiques sont relativement rares.

Ce sont les *sophismes inductifs* qui renferment les erreurs logiques les plus graves et les plus fréquentes. Il faut évidemment suivre, en les énumérant, l'ordre d'exposition que nous avons adopté pour exposer les diverses parties de l'induction. Nous pouvons citer, d'abord, les erreurs commises sur la nature de la cause, comme, par exemple, la suppression de conditions importantes. Nous pouvons rattacher à cette partie du sujet l'erreur qui consiste à admettre plus de causes qu'il n'était nécessaire. L'idée de cause implique que l'effet s'accorde exactement avec la cause; par suite, le raisonnement qui suppose l'action de plus de causes qu'il n'était nécessaire. L'idée de cause contredit lui-même. Si l'amour de la domination, chez les plus forts, suffit à expliquer l'esclavage, ou l'assujettissement des classes, des castes, le système qui consisterait à dire que l'état de la société réclame une semblable organisation n'a aucune valeur. C'est là l'erreur qui consiste « à trop prouver ».



Il faut placer après les sophismes qui dérivent de ce qu'on a mal employé ou négligé tout à fait les méthodes d'élimination.

A la méthode de concordance se rapporte le sophisme (la médecine nous en donne des exemples) qui consiste à confondre l'induction avec l'énumération simple de cas dont on n'a pas fait varier les circonstances. Les sophismes de non-observation, distingués par M. Mill, pèchent également contre les méthodes. Une induction n'est complète que lorsque tous les cas ont été examinés. Paley, pour affirmer que le bonheur est également réparti entre toutes les classes de la société, a dû négliger la majeure partie des faits.

L'affirmation que les espèces ne changent jamais, bien qu'on ne puisse la réfuter par des exemples positifs de l'affirmation contraire, exigerait une quantité d'observations bien supérieures à celles qu'on a pu recueillir jusqu'à présent. Leibnitz généralise sa loi de continuité d'après un petit nombre de cas certains, sans songer à la vérifier dans toute l'étendue de la nature.

Les fausses inférences appelées « *Non causa pro causa, post hoc ergo propter hoc* », sont des sophismes inductifs. On admet alors comme cause une circonstance habituellement accouplée avec un effet, sans avoir procédé à une élimination rigoureuse. Ainsi, le luxe, dira-t-on, est la cause de la décadence de l'empire romain : les restrictions apportées à la liberté du commerce, et en dépit desquelles le commerce prospère, n'en sont pas moins considérées comme les causes de cette prospérité.

De ce que nous avons dit sur la pluralité des causes, ressort la nature du sophisme qui consiste à ne pas reconnaître cette pluralité. Ainsi l'erreur d'employer la méthode inductive, dans les cas où les effets s'entre-croisent, a été nécessairement expliquée dans la discussion où l'on a montré qu'il fallait accoupler dans ces cas la déduction et l'induction.

Aux lois secondaires se rattachent les sophismes qui appliquent une loi générale à un cas concret, ou à une loi intermédiaire, sans y apporter les modifications nécessaires;

par exemple, si nous inférons de la loi générale de la gravitation cette conséquence que les planètes tombent directement vers le soleil.

Nous avons donné des exemples précis des sophismes d'explication. Sur ce point, les erreurs résultent de ce que le savant ne se conforme pas aux conditions logiques de l'hypothèse.

Les SOPHISMES DE DÉFINITION résultent en premier lieu de l'emploi des termes mal définis. D'un autre côté on manque aux règles de la logique en négligeant de satisfaire aux méthodes et aux lois de la classification. Citons seulement le sophisme des *divisions mal faites*. Chez Bacon on trouve, en abondance, des divisions et des subdivisions qui n'ont rien de logique. Ses quatre classes d'idoles, par exemple, ne s'excluent pas mutuellement l'une l'autre. Nous avons parlé ailleurs de ses *prærogativæ instantiæ*.